



## Gabriel

### Prologue

Une douleur lancinante vous traverse le bras. Vous hurlez. Et vous tombez. Les pavés sont durs, froids et trempés mais très vite, vous sentez une douce chaleur se répandre sous votre chemise. Du sang s'écoule le long de votre poitrine et bientôt le côté droit de votre torse devient poisseux.

Vous lancez un regard désespéré vers les hangars, votre vue troublée par des larmes, douleur ou joie d'avoir accompli votre tâche, il est trop tard pour en prendre conscience, vos forces vous abandonnent ; dans la brume fine qui se dissipe, vous devinez quelques poubelles éventrées pour seule compagnie.

Relever la tête, avancer, même en rampant mais vous devez vous accrocher. Vous entendez des pas qui résonnent sur le granite délavé par cette étrange pluie qui tombe depuis des mois.

Vous ne voulez pas vous retourner, même si c'est pour lui que vous êtes là. Vous êtes conscient, vous savez à qui vous avez fait face. D'un simple geste, il va vous achever. Mais vous aussi pouvez mettre fin à cela.

Vous ne vouliez pas que ça se passe comme ça, vous n'étiez pas destiné à cette tâche, mais vous avez été choisi...

Votre destin repose dans vos choix, prenez une grande inspiration et préparez-vous à vivre le moment le plus important de votre vie.

Emparez-vous d'une feuille de papier et d'un crayon.

Vous êtes défini par quatre paramètres :

Santé mentale, volonté, force physique et dissuasion.

Au début de votre aventure, vous devez répartir 10 points entre ces quatre paramètres, aucun ne peut être à 0 au départ. À vous de choisir lesquels privilégier...

Au fur et à mesure de votre progression ces paramètres seront emmenés à varier, vous pourrez gagner ou perdre des points, chaque choix sera donc important pour maintenir votre personnage dans un équilibre relatif.

Définissez-vous au mieux et...

[Rendez-vous au 1.](#)

## 1

Quelques heures plus tôt...

Toujours les mêmes émissions débiles à la télé, les films vus et revus, si ce ne sont pas des films, les séries ont envahi les chaînes, et même en zappant comme un dingue, vous tombez sur des chaînes d'infos continues qui vous martèlent l'esprit en ne parlant que de la pluie étrange qui n'en finit pas de s'abattre sur le globe. Vous êtes face à l'écran, vous demandant qui regarde qui...

Le téléphone sonne. 22h17.

Qui peut bien chercher à vous joindre à cette heure tardive ?

— Allô ?

— Gabriel, c'est moi Jean.

— Tu vas bien mon ami ?

— Non, pas du tout. Il faut que je passe te voir, on doit parler. C'est assez urgent...

— Oui bien sûr. Je t'attends, mais qu'est-ce qui...

Votre interlocuteur vient de raccrocher.

Jean a besoin de vous, votre ami de toujours à l'air d'être dans un sacré état de panique. Vous ne lui connaissez pas une voix tremblante et inquiète come celle que vous venez d'entendre.

Vous préparez du café, bien noir comme il l'aime et pour le cas où le grain kenyan ne lui suffirait pas, vous sortez une bouteille de scotch 12 ans d'âge des îles écossaises. Son préféré.

Vous approchez de la porte fenêtre qui donne sur votre balcon et vous l'ouvrez. Malgré la pluie, un tour au grand air fera du bien. Une cigarette allumée, vous êtes las de voir tomber cette eau, infatigable et incessante depuis trop longtemps.

La ville est plongée dans une ambiance morose et triste depuis le début de «la grande averse».

Commencée il y a exactement trois mois et vingt-deux jours, l'eau ne s'est plus jamais arrêtée de tomber sur la ville et sur le pays. D'ailleurs au fil des mois, tous les pays ont subi ce phénomène étrange que bien des climatologues et autres météorologues n'arrivent toujours pas à expliquer.

Vous avez bien une idée sur la cause probable, mais vous ne voulez pas l'avouer, vous ne voulez pas *vous* l'avouer.

Quelques fois la conscience humaine reste aveugle et sourde à sa propre erreur. L'homme peut-il admettre en toute sincérité que le chemin emprunté n'est pas le bon ?

Vous n'en savez rien, vous faites ce qu'on vous dit de faire, vous le faites sans poser de questions, même si intérieurement elles sont là. Et le pire dans tout ça, c'est que dans votre job, vous faites partie des meilleurs.

Jean et vous, êtes les piliers principaux de l'entité qui vous emploie. Mais ces derniers mois, vous avez atteint un niveau de découverte encore inégalé. Peut être trop haut. Impossible de cacher votre découverte, vous êtes filmés 24/7, donc si vous savez, ils savent...

Et ce que vous avez vu, ils l'ont sûrement vu aussi. Mais votre réaction a été bien différente de la leur. Très différente...

On frappe à la porte.

Jean ? Déjà ?

Vous pouvez aller ouvrir la porte directement, [rendez-vous au 21](#), si vous préférez perdre quelques minutes mais prendre certaines précautions avant, [rendez-vous alors au 44](#).

## 2

Vous vous précipitez dans la salle de bains où vous dévissez le pommeau de douche, par chance, l'accessoire est dans la veine de l'hôtel et n'est pas en plastique

mais en inox, vous le tenez fermement, prêt à vous en servir comme d'un gourdin contre celui qui est de l'autre côté de la porte.

Jean attend votre retour pour ouvrir la porte avec force et saisir l'homme qui se tient sur le palier.

Il tire l'homme vers lui et le projette contre le lit, ce dernier perd l'équilibre et s'affale sur le matelas. Vous levez votre pommeau bien haut prêt à frapper.

Si votre Volonté a un total de 2 ou plus, [rendez-vous au 33](#). Sinon, [rendez-vous au 41](#).

### 3

Vous pénétrez dans la chambre, confortable sans être immense, joliment décorée, mais peu importe les lieux, vous êtes là pour une nuit et demain vous partirez loin d'ici de toutes façons.

Jean s'allonge de tout son long sur le lit, vous vous installez dans le fauteuil.

— Gabriel, va falloir qu'on organise notre fuite, dit-il en fixant le plafond.

— Jean, tu crois vraiment que je vais passer ma vie à fuir ? Je te le dis en face, non.

— Tu veux les affronter ? rétorque-t-il.

— On peut les affronter, répondez-vous. On doit les affronter et les vaincre.

— Jamais on ne pourra, il en viendra toujours un qui voudra savoir. Ils ne nous lâcheront jamais. Et s'ils nous mettent la main dessus, on souffrira de très longues années... Crois-moi.

— Si on ne met pas un terme à ça une bonne fois pour toutes, on ne vivra plus jamais en sécurité, confiez-vous. Et je voudrais accomplir ce pourquoi je suis là.

Jean laisse planer un silence :

— Gabriel, tu étais là avec moi dans cette pièce. Tu as reçu les indications qui t'étaient destinées, j'ai reçu les miennes. Tu as entendues ses paroles ? « ce sera un long combat, qui peut se conclure par votre défaite, *notre* défaite. Mais vous devrez tenter... »

Tu crois vraiment que nous avons les épaules pour ça ? Moi je ne m'en sens pas capable, je ne dors plus sereinement depuis ce jour là.

— Et moi tu crois que je dors en paix ? lancez-vous à votre ami d'une voix apaisante. Mais entre vivre dans la fuite, la peur et la lâcheté ou mourir en ayant tenté, je préfère finir ma vie en me sentant utile. Même si j'ai peur, terriblement.

Jean ne répond pas. Il vous regarde longuement et finir par confier :

— Gabriel, on devrait dormir. Demain, nous risquons d'avoir besoin d'énergie.

Vous acquiescez.

Vous vous glissez sous la couette et éteignez l'applique au dessus de votre tête.

Deux heures que le sommeil vous répare petit à petit, que votre esprit tente d'y voir plus clair, mais la tranquillité ne dure pas.

Vous marchez lentement dans un champ. Fleurs par centaines, oiseaux qui gazouillent, des chênes majestueux qui profitent pleinement d'un soleil radieux et réconfortant.

Et ça réapparaît. Le ciel tourne à l'orage, l'herbe se fane à vue d'œil et les jolis chants des oiseaux sont remplacés par de longues plaintes humaines.

Vous ne voulez plus voir, c'est toujours pareil, ça veut détruire votre esprit.

— Gabriel, ne détournes pas les yeux. Tu dois les affronter et tu ne dois pas vaciller. Vois ce qui arrivera si tu ne le fais pas...

— Je le sais, répondez-vous humblement, mais je n'ai plus la force.

— Ceux qui te gouvernent veulent savoir et ceux qui sont contre nous veulent te détruire. Tu vas devoir te battre sur deux fronts.

— Je n'y arriverais pas, bredouillez-vous.

— Je sais que la suite te prouvera le contraire. Tu es digne de la mission que je t'ai confiée. Crois-en-toi. Je ne peux rien te dire de plus pour l'instant, je te demande juste de me faire confiance...

— J'ai peur, avouez-vous...

Si votre Santé Mentale a un total de 3 ou plus, [rendez-vous au 8](#), sinon, [rendez-vous au 23](#).

## **4**

Vos bras tétanisent et vos mains ne parviennent pas à saisir les barreaux pour vous permettre de vous hisser jusqu'en haut de la rambarde. Vous paniquez, ne sachant pas si vous devez agiter vos jambes et faire balancier pour vous donner un peu d'élan et vous dégager de cette périlleuse situation.

Vous tentez tout de même, mais ce mouvement n'a pas l'effet escompté et vous lâchez les barreaux.

Six étages à chuter, c'est long. Très rapide aussi lorsque vous pensez à votre ami dans sa chambre, à votre mission échouée, bref, vous n'avez pas le temps de trop réfléchir non plus, le capot de la grosse berline garée sous vos pieds vous brise les vertèbres en un instant lors de l'impact.

Votre aventure s'arrête ici, sous une pluie battante.

## 5

Pour tant d'attention envers lui, pour lui avoir sauvé la vie à maintes reprises, Jean se sent poussé par le devoir de vous rendre la pareille.

Il serre fermement la crosse de votre arme et vise en direction des phares. Une détonation, le bruit est assourdissant dans l'habitacle et vos tympons sifflent instantanément.

Il tire à nouveau :

— Arrêtez de nous suivre ! Hurle-t-il, tout en continuant à tirer.

Les balles claquent contre la carrosserie du véhicule qui vous poursuit. Et l'une d'elles atteint le pare-brise qui explose dans un bruit feutré. La voiture vire à droite et va s'écraser contre l'un des frênes au bord de la route.

— Ouiiii ! Criez-vous de joie. Tu les as eus !

Votre ami jette le pistolet à ses pieds. Il éclate en sanglots.

— J'ai tué un homme, bredouille-t-il.

— Tu nous as sauvé la vie. Et sûrement pas que la nôtre et tu le sais, reprenez-vous. Jean ne dit plus rien. Vous l'imitiez. Vous pensez à l'issue de votre cavale qui se rapproche inexorablement.

Les indications étaient claires. Lorsque Jean et vous serez prêts, la manifestation se fera toute seule. Vous n'aurez aucun effort à faire sinon celui pour lequel vous avez été choisi. Mais il a fallu que les patrons cherchent à savoir, qu'ils aillent plus vite que vous et bousculent vos préparatifs.

Quelle sera l'issue de votre quête ? Deviendrez-vous ce pourquoi vous avez tout abandonné ? Tant de questions qui martèlent votre esprit, tant de doutes qui s'installent, mais vous devez rester fort.

Une bifurcation approche. À l'est, zone d'activités de la ville et docks, tout droit centre-ville.

La zone des anciens docks vous paraît plus discrète, que le cœur tumultueux et malsain de la ville, [rendez-vous au 31](#).

## 6

Vous parvenez à bloquer votre genou entre les barreaux métalliques.

Douleur éprouvante mais ce geste vous évite de basculer dans le vide.

La pluie qui martèle votre visage trouble votre vue, vos deux mains sont crispées sur la redingote de Jean, dans un ultime effort désespéré vous hurlez :

— Jean ! Je t'en supplie aide-moi et accroche toi au balcon, on va mourir tous les deux.

Votre ami se retourne et saisit le béton à vos pieds. Il agrippe ensuite le bas de la rambarde et grâce à vos efforts considérables, parvient à se hisser jusqu'à vous.

Vous basculez tous les deux sur le béton lissé de votre balcon.

Vous êtes en vie.

Vous restez tous deux quelques instants, dos au sol, la pluie claquant sur vos joues, sur vos fronts mais vous ne prononcez aucun mot.

Finalement, Jean lance :

— Désolé Gabriel, j'ai failli causer notre perte.

— On est en vie, trempés, épuisés, mais en vie, parvenez-vous à plaisanter.

Vous vous relevez et regagnez l'intérieur de votre appartement où vous vous séchez à la hâte. Vous ne perdez plus une minute et vous quittez les lieux.

Notez le code «*redingote*» sur un bout de papier. Enlevez un point à votre total de **Dissuasion** et ajoutez un point à votre total de **Volonté** puis, [rendez-vous au 14](#).

## Z

Vous déverrouillez votre porte de l'intérieur et vous foncez ouvrir la porte fenêtre pour gagner le balcon. Il fait froid et la pluie martèle votre corps. Dans l'urgence, vous n'avez pas pris la peine d'enfiler votre chemise, la rambarde n'est pas haute, il doit y avoir un mètre cinquante entre les deux balcons. Vous l'enjambez avec facilité et vous vous tenez prêt à bondir vers l'autre.

Il ne faut manquer ni le saut ni la saisie de l'autre rambarde car il y a six étages entre vous et le sol...

Si votre volonté est au moins égale à 3, [rendez-vous au 20](#), sinon [rendez-vous au 4](#).

## 8

Vous vous levez sans faire de bruit et vous vous dirigez vers le mini bar. Vous l'ouvrez en espérant que la lumière ne réveille pas Jean.

Vodka, Whisky et quelques jus de fruits.

Votre main est attirée vers la mignonette de Jack Daniel's, mais vous ne voulez pas boire ce bourbon, vous ne *devez* pas. Vous esquissez un sourire et saisissez une canette de jus de pomme.

Vous approchez de la fenêtre et contemplez la rue. Le battement des gouttes de pluie sur la vitre vous rassure, autant cette «grande averse» a pu vous fatiguer et vous énerver, mais là tout de suite, l'eau procure un sentiment de bien être.

Vous pensez à ce qui vous attend dans les jours à venir. Ce ne sera pas drôle, ni facile. Et vous devrez lutter, mais l'issue de cet affrontement est plus qu'important...

Vous pouvez ajouter un point à votre total de **Santé Mentale** ou un point à votre **Volonté**.

Finissez votre jus de pomme, regagnez votre couche et [rendez-vous au 39](#).

## **9**

Vous vous dirigez vers le plan de travail de votre cuisine tandis que Jean s'approche de la fenêtre donnant sur la rue, 21 étages plus bas.

— Gabriel, on n'aura pas le temps de boire le café. La voiture du patron est là.

— C'est pas lui qui a emmené les deux lascars ?

— Non, je suis venu avec les deux cagoulés, il n'y avait aucune autre voiture du labo dans la rue.

— Mais ils sont venus te cueillir chez toi ? demandez-vous intrigué.

— Non, je rentrais à pied de la bibliothèque, quelque chose à vérifier en fin de soirée dans un vieux bouquin de Jörg Reder et sur le chemin du retour, deux gars prétextant chercher leur route m'ont accosté, visage dissimulés par leurs capuches, j'ai pas eu le temps de voir leurs visages que j'étais assommé et traîné dans une voiture. Ensuite ils m'ont demandé où tu habitais, j'ai été obligé de leur répondre, ils se sont montré très «persuasifs»...

— Pas de souci Jean, s'ils avaient voulu nous tuer, on serait déjà morts.

— C'est une question de temps, ils vont revenir si ton ordinateur ne leur révèle rien, ils vont revenir et vont nous emmener. Une fois qu'ils sauront, nous mourrons.

— Mais Jean, reprends-toi bon sang ! On ne risque rien et tu le sais aussi bien que moi.

— On risque gros mon ami, ils vont nous enlever et ne vont plus jamais nous lâcher.

— Tout ça pour une découverte, pour un objet vieux de plusieurs milliers d'années ? Arrête Jean, s'il te plaît reprends-toi...

Si votre Dissuasion est supérieure à deux, [rendez-vous au 40](#), sinon [rendez-vous au 38](#).

## **10**

Vous jetez le stylo au sol avec violence. Le geste que vous alliez faire aurait été irréparable.

Vous reculez, paniqué, vous n'auriez jamais pensé que cette lutte serait autant éprouvante.

Mais vous tenez bon. Pour l'instant.

Retirez deux points à votre **santé mentale**.  
Regagnez votre lit, et au réveil, vous [vous rendrez au 39](#).

## **11**

— Vous ne me ferez pas vaciller. Et si vous ne craignez pas la croix, vous craindrez ça !

Vous brandissez la sphère, haut devant vous.

La silhouette enfle davantage et émet une chaleur presque insupportable.

— Donne-moi cet objet, tu vas courir à ta propre perte avec cet artefact, son pouvoir est plus fort que tu ne le crois et tu ne sauras pas le maîtriser.

— Non ! Insistez-vous. Je vais vous détruire. Et le monde ne sera plus jamais le même.

L'entité qui vous fait face devient rouge vif et tente de vous envelopper, la chaleur devient inhumaine, mais en quelques secondes, la sphère déploie une aura bleuté autour de vous et la sensation de brûlure s'estompe aussitôt.

— Pauvre idiot, tu n'as donc rien compris ? demande la force malsaine.

— Compris quoi, que pour la première fois de votre existence, quelque chose peut vous anéantir ?

Justement, j'ai clairement compris. Et je compte mener cette quête à son terme.

Vous fermez les yeux et implorez la sphère.

Des dizaines de mouches commencent à voler autour de vous, des centaines, bientôt des milliers.

Le bourdonnement est ahurissant. Des formes commencent à se préciser.

Elles deviennent plus nettes, malgré vos paupières closes, vous y voyez comme si vos yeux étaient ouverts.

Des flammes, des cris inhumains, une odeur de soufre, l'entité est en train de sortir tout l'arsenal dont elle dispose pour vous faire flancher.

Vous sentez une oppression terrible dans votre poitrine, vous coupant le souffle, mais vous ne lâchez pas la sphère — il ne peut pas s'en saisir sauf si vous la lui donnez de votre propre volonté.

Et l'énergie bleue enfle davantage, parvenant à faire grogner l'entité, la faire souffler, tout s'accélère. Votre bras tremble, se tétanise. Vos jambes deviennent cotonneuses.

Et là, l'explosion a lieu. Sans bruit. Juste un flash violent.

Une déflagration visuelle l'espace d'un instant. Une onde de choc monumentale.

Votre corps est secoué comme un vulgaire fêtu de paille dans la tempête.

L'entité est pulvérisée en une infinité de particules noires, qui se déposent au sol comme de la cendre et disparaissent.

L'aura dégagée par la sphère se résorbe en un instant. Elle se détache du collier et tombe au sol.

Son bel éclat et sa surface polie ont disparu.

L'artefact ressemble à une boule de charbon, ridée, vidée et nécrosée.

Vous tombez à genoux. Votre tête vacille. Vous tombez face contre terre. Vous avez du mal à garder les yeux ouverts. Une torpeur vous envahit, vous sentez vos forces vous abandonner. Vous avez vaincu votre ennemi, l'ennemi de l'humanité. Mais la sphère a puisé en vous et votre énergie est au plus bas.

Vous n'avez pas peur, vous vous laissez aller.

La pluie qui s'écoule sous vos vêtements devient rassurante.

Vous avez réussi.

Vous fermez les yeux.

Pour toujours.

[Rendez-vous au 46.](#)

## **12**

L'eau chaude commence à couler sur votre peau. Une sensation de bien-être vous envahit instantanément, mais l'eau change de couleur au fur et à mesure que vous vous apaisez.

Elle passe d'une clarté cristalline à une opacité brune.

Vous ôtez l'emballage d'un mini savon et vous frottez avec insistance tout votre corps, voulant laver cette substance qui salit votre peau, au plus vous frottez, au plus l'eau devient rouge.

Effrayé, vous laissez échapper le savon et vous remarquez que ce n'est plus de l'eau qui coule de la douche, mais du sang. Chaud et poisseux.

Vous fermez les yeux, ce n'est pas possible, encore une hallucination. Mais même privé d'un sens, les autres sont là et votre odorat en dit long : le fer.

C'est bel et bien du sang qui parcourt votre épiderme et s'écoule à vos pieds.

Vous vous agenouillez dans le bac à douche et joignez vos deux mains tel un pénitent.

— Pourquoi ? Pourquoi m'infliger cela ?

Aucune réponse ne vient.

— Ai-je fait de mauvais choix ? N'ai-je pas suivi les buts de ma mission ici ?

Seul le bruissement du sang qui se répand sur vous interrompt vos pensées.

— Mais répondez-moi, merde !

Vous restez quelques minutes les yeux fermés, attendant une réponse qui ne vient pas.

Lorsque vous rouvrez les yeux, l'eau qui s'écoule sur vous est claire et limpide. Vous vous séchez et vous regagnez votre lit. Jean dort déjà profondément. Cette épreuve fait chuter votre **santé mentale** de deux points. Tout ébranlé, vous mettez du temps à vous endormir.  
[rendez-vous demain matin au 39.](#)

## **13**

La pluie sera encore une fois votre compagne d'un soir, vous enfilez votre pardessus, posez votre fidèle chapeau sur votre crâne et vous franchissez le seuil de la chambre.

Le lac n'est qu'à une quarantaine de mètres en contrebas de l'enfilade de chambres. Un bâtiment abritant quinze chambres, tout en long, parking devant chaque logement d'un soir.

Combien d'âmes sont passées entre ces murs, des amours fugaces, des femmes en détresse, des criminels en cavale. Combien ?

Le sentier n'est qu'un long serpent boueux et difforme et, malgré les haies de photinias entretenues, son aspect n'invite guère à la promenade nocturne.

Le crépitement de l'eau sur votre cuir vous susurre une mélodie presque belle si elle n'était pas si triste.

Vous passez de longues minutes à apprécier les multiples éclats des gouttes à la surface du lac, la lune est haute dans le ciel et ces larmes célestes vous apaisent malgré tout.

Pourquoi vous ?

Pourquoi a-t-il fallu que vous fassiez cette découverte ?

Tandis que vous êtes adossé contre un majestueux peuplier, votre vision se trouble.

Vous frottez vos yeux avec énergie mais rien n'y fait, ça recommence.

Vous perdez l'équilibre et vous devez vous asseoir. Le sol n'est qu'une fange froide, mais il est trop difficile de résister.

Et ça réapparaît. Dans votre esprit.

— Gabriel, ne détournes pas les yeux. Tu dois les affronter et tu ne dois pas vaciller.

— Je le sais, répondez-vous humblement, mais je n'ai plus la force.

— Ceux qui te gouvernent veulent savoir et ceux qui sont contre nous veulent te détruire. Tu vas devoir te battre sur deux fronts.

— Je n'y arriverais pas, bredouillez-vous.

— Je sais que la suite te prouvera le contraire. Tu es digne de la mission que je t'ai confiée. Crois-en-toi. Je ne peux rien te dire de plus pour l'instant, fais-moi juste confiance.

De grosses larmes mêlées de pluie roulent sur vos joues, ne tenant plus, vous décidez de regagner votre chambre où Jean dort déjà profondément.

Vous prenez une douche, mettez vos vêtements à sécher près du radiateur et vous vous glissez sous la couette.

Vous pouvez ajouter deux points à votre total de **santé mentale**, ou ajouter deux points à votre total de **volonté**.

[rendez-vous demain matin au 39.](#)

## 14

L'ascenseur met quelques instants pour arriver à votre étage, les portes s'ouvrent, vous vous y engouffrez tous deux sans tarder.

Il tremble. Vous saisissez ses deux épaules et vous le fixez longuement.

— Jean, ça va aller. On va s'enfuir et on ne nous retrouvera pas.

— Désolé de ne pas te croire. Ils seront toujours là. Derrière nous. Ils veulent ce qu'on a vu et ce qu'on a dans la tête.

Les étages défilent en gros nombres bleus, le rez-de-chaussée sera bientôt là.

— Ce qu'on a vu et ce qu'on a découvert ça reste entre toi et moi. Ils ne pourront pas «voler» nos esprits.

— Tu penses qu'ils n'auront pas les moyens de nous faire parler ? Tu n'as rien compris alors Gabriel ? Rien du tout ? Tu as vu qui *ils* sont ? Et je ne te parle que de nos patrons. Même pas des autres...

— Si. J'ai compris. Mais j'ai du mal à croire que toi et moi avons été choisis pour ce destin, si nous n'en sommes pas dignes...

Jean ne réponds pas. La musique retentit signalant l'arrivée au rez-de-chaussée.

Vous examinez rapidement le hall d'entrée où rien ne paraît suspect, vous poussez la double porte vitrée de votre immeuble et surgissez dans la rue, Jean lance des regards inquiets aux alentours. Il aperçoit un véhicule garé à quelques dizaines de mètres. Il s'abaisse et vous lance à voix basse :

— Regarde, la voiture du patron, là-bas. Il vient pour nous.

— On part d'ici, vite, ma voiture est garée un peu plus loin.

Vous slalomez tous deux entre containers à poubelles et véhicules jusqu'à atteindre votre voiture.

Trousseau de clés, poche droite, vous ouvrez, vous vous engouffrez dans l'habitacle et vous démarrez en trombe.

Quelques minutes plus tard, votre rue et votre immeuble ne sont qu'un souvenir. Par force.

Jean et vous devez maintenant trouver un endroit sûr pour leur échapper.

Vous pouvez rouler jusqu'à l'hôtel « la Halte » situé en ville, quartiers des affaires, plus au nord ; vous pouvez opter également pour la zone plus calme et plus discrète en rase campagne où se trouve « l'Auberge du lac ».

Pour «la Halte», [rendez-vous au 37](#), pour «l'Auberge du lac», [rendez-vous au 19](#).

## **15**

Le couloir qui conduit aux chambres 003 et 004 est à peine éclairé, quelques appliques semblant surgir du siècle dernier diffusent une douce lumière jaunâtre mais insuffisante pour les lieux.

Vous stoppez devant votre chambre et souhaitez une bonne nuit à votre ami.

La pièce dans laquelle vous pénétrez est modeste mais joliment décorée. L'ensemble demeure tout de même vieillot, mais il vous importe peu de savoir si la télé fonctionne ou pas, vous avez besoin d'un lit pour vous reposer. Physiquement et mentalement.

Vous prenez une douche bien chaude, lancez un dernier coup d'œil à «la grande averse» qui claque toujours sur la vitre de votre chambre et vous vous couchez.

Quelques heures ont passé, lorsque vous êtes réveillé par des cris semblant provenir de la chambre de Jean.

Vous actionnez l'interrupteur pour éclairer la pièce et vous écoutez.

C'est bien dans la chambre de Jean que ça crie, et vous reconnaissez sa voix.

Voulez-vous tenter de frapper à sa porte ? [rendez-vous au 25](#).

Ou préférez-vous passer par votre porte-fenêtre, enjamber la rambarde métallique qui sépare vos deux balcons et tenter de voir l'intérieur de sa chambre ? [rendez-vous dans ce cas au 7](#).

## **16**

Lorsque vous reprenez connaissance vous êtes assis sur le lit à côté de Jean.

L'homme qui se tient face à vous pianote sur son téléphone.

— Enfin vous revenez dans le monde des vivants ? questionne-t-il non sans ironie.

— Vous pourrez nous torturer, nous menacer, vous ne saurez rien, proférez-vous contre votre agresseur.

— Grand dieu ! Qui parle de torture ? Vous n'êtes même pas attachés. Je ne suis pas un bourreau de la sainte inquisition tout de même ! Je suis plus raffiné. Ma tâche est claire, messieurs.

Vous allez devoir me livrer le message que vous avez reçu de la sphère.

— C'est donc ça ? La sphère.

— Oui, la sphère. Depuis que vous êtes revenus de cette expédition en Jordanie et que vous avez fait entrer cet artefact dans le laboratoire, tout s'est accéléré.

Et il y a eu le jour du flash. Nous ignorons tout de ces trois minutes...

— Nous sommes filmés 24h sur 24 dans notre labo, nous avons vu le flash et nous avons perdu connaissance, c'est tout ce qu'il y a à savoir, grognez-vous les dents serrées.

— Messieurs, Nous savons pertinemment vous et moi que cette lumière aveuglante était un contact et que «ça» vous a parlé. Ce que vous ignorez sûrement c'est que le jour où vous avez été victime de cet incident, nos caméras et tout notre matériel de surveillance ont buggé. On ignore pourquoi mais tout a buggé, un black-out total de plus de trois minutes.

— Pourquoi êtes-vous si sûr que nous savons quelque chose ?

— Car les textes le prédisent depuis des millénaires. Il y aura une lumière et on saura.

— Il y a eu un flash, mais on n'en sait pas plus, rétorquez-vous.

— Le flash qu'il y a eu ce jour là, a réveillé des forces. Des forces que nous peinons à contrôler. Notre patron veut savoir ce qui a été dit dans votre salle d'examen. Qu'a révélé la sphère ? Vous êtes à ce jour les seuls à l'avoir sortie du lieu où elle reposait depuis 5000 ans et les seuls à qui elle a parlé.

Les textes disaient donc vrais.

Votre esprit réfléchit à toute vitesse. Ils savent que l'objet que vous avez ramené de Petra est plus qu'une simple sphère d'Astrophyllite. Ils savent également que cet artefact possède un pouvoir mais ils ne savent rien de plus, vous avez un temps d'avance sur eux. Vous décidez d'en profiter pour détourner l'attention de votre geôlier.

— Vous voulez connaître le message que nous a délivré cet objet ? Et si je vous disais que le message n'est pas pour vous, ni pour le patron d'ailleurs ?

Juste pour mon ami et moi ? Vous seriez vexé, blessé ? ironisez-vous avec plaisir.

L'homme prend quelques secondes de réflexion.

— Non je me dirais simplement que je ne suis pas digne de recevoir les instructions.

— Alors pourquoi insistez-vous tant pour posséder quelque chose qui ne veut l'être ?

— Je ne veux rien posséder, j'obéis à des directives.

— Depuis le jour du flash, Jean, assis juste à côté de moi est en proie à des crises. Assez violentes. Dès qu'il est trop stressé, elles se manifestent. Et vous voyez comme son visage est blanc en ce moment, c'est le signe avant-coureur...

— Des crises de quel type ? demande l'homme.

— Du type qui nécessite une bible et de l'eau bénite...

Jean comprenant votre stratégie commence à s'agiter volontairement et mime des sursauts lui parcourant le corps, puis il se jette sur le dos et commence à proférer des paroles incompréhensibles :

— *Za ku zama biyu, biyu don warware su, ?ayan zai ba da ransa don ya ceci ?ayan, ?ayan kuma zai ba da ransa don ya cece su duka...*

L'homme recule effrayé et compose un numéro sur son téléphone portable. Il vous tourne le dos en attendant que la communication s'établisse.

Un interlocuteur décroche :

— Je suis avec eux. Ça recommence... Le patron arrive ? En personne ? Bien je l'attends...

Si vous souhaitez abandonner là votre mission, fatigué de devoir lutter, vous pouvez révéler tout ce que vous savez à l'homme, vous serez sûrement libéré physiquement et mentalement après cela, [rendez-vous au 26](#).

Si vous décidez malgré tout de mener votre combat jusqu'au bout, peu vous importe l'issue, vous pouvez bondir sur lui en [vous rendant au 27](#).

## **17**

Vous déverrouillez la porte et l'ouvrez brusquement, l'homme face à vous n'a pas le temps de réagir qu'il est déjà saisi au col et tiré dans la chambre où Jean et vous le projetez au sol. En un instant vous tentez de le maîtriser au sol mais il se débat et résiste, si votre Force physique a un total au moins égal à 3, [rendez-vous au 33](#), dans le cas contraire, [rendez-vous au 41](#)

## **18**

Vous vous emparez de votre Glock et faites signe à Jean d'ouvrir la porte avec violence. L'homme devant la porte reste surpris par cette ouverture brutale et ne voit pas arriver Jean qui le saisit et le jette vers vous, au pied du lit. Vous mettez l'homme dans votre ligne de mire, tandis que votre ami s'empresse de refermer la porte.

Il ne bouge plus. Ne lutte même pas.

Si votre Santé mentale possède un total d'au moins 1, [rendez-vous au 33](#), sinon, vous pourrez [vous rendre au 41](#).

## **19**

Le cadre serait idyllique un dimanche matin avec un soleil levant de mai.

Mais on est en novembre, il est presque minuit et il pleut. Toujours.

L'auberge du lac est une petite structure d'une vingtaine de chambres, servant repas chaud midi et soir.

Vous gardez votre voiture près d'un bungalow portant la mention «libre», Jean et vous sortez de la voiture et vous foncez vers la 003.

Carte de crédit insérée, verrou de porte libéré, vous pénétrez dans la chambre et refermez derrière vous.

Jean se laisse tomber sur le lit de tout son poids.

— Gabriel, va falloir qu'on organise notre fuite dit-il en fixant le plafond.

— Jean, tu crois vraiment que je vais passer ma vie à fuir ? Je te le dis en face, non.

— Tu veux les affronter ? rétorque-t-il.

— On peut les affronter, répondez-vous. On doit les affronter et les vaincre.

— Jamais, il en viendra toujours un qui voudra savoir. Ils ne nous lâcheront jamais.

Et s'ils nous mettent la main dessus, on souffrira de très longues années... Crois-moi.

Vous prenez un instant pour réfléchir. Votre regard balaie la pièce à la recherche d'un mini bar dans la chambre, mais cette auberge est modeste et au prix de la nuit, point de mini bar pour vous ce soir.

— Tu cherches quoi, demandes Jean.

— Du whisky. Il me faut du whisky.

Votre ami soupire :

— Gabriel, tu es sobre depuis combien d'années maintenant ?

— Trop longtemps Jean, beaucoup trop longtemps. Il faut que je passe à autre chose, que j'avance. Trop de privations, trop de peines endurées. J'en ai marre de suivre ce chemin. Je veux emprunter celui qu'on nous a toujours déconseillé. Même si au bout je dois payer.

— C'est ce qu'il t'a dit ? hasarde Jean.

— Quoi ? que je paierais ? Non, il ne me l'a jamais dit clairement. Mais je sais que si je prends cette voie, je paierais.

— Gabriel, lorsqu'il est nous est arrivé cet incident, tu te rappelles que nous avons mis quelques jours avant d'en discuter ? Tu te rappelles ce que je t'ai dit avoir vu et entendu ?

— Oui, soupirez-vous. Mot pour mot, je m'en rappelle exactement. Mais tu te souviens aussi que nous avons entendu deux choses différentes ? Chacun avait sa voie à suivre.

— Alors, pourquoi cherches-tu à t'éloigner de ta voie mon ami ?

— Car je n'ai plus la force.

Vous vous asseyez sur un fauteuil usé, velours vert patiné par les nombreux clients qui s'y sont reposés au fil des années. Jean a raison, vous le savez, vous avez fait de

mauvais choix il y a de cela des années, et puis vous avez changé votre façon de voir la vie. Jusqu'à cet incident au labo.

Depuis, vous avez peur et il a aussi raison d'avoir peur. Ceux qui sont à vos trousses ne veulent pas plaisanter. Ils veulent ce que vous savez, tous les deux.

Souhaitez-vous prendre une douche maintenant pour essayer de vous détendre ou souhaitez-vous mettre votre pardessus, votre chapeau huilé et aller près du lac pour réfléchir quelques minutes en affrontant la pluie battante ?

Pour une douche chaude, [rendez-vous au 12](#), pour une douche froide sur la berge, [rendez-vous au 13](#).

## **20**

Votre pied d'appel vous fournit une force suffisante pour sauter vers l'autre rambarde, mais la précipitation, l'urgence de porter secours à votre ami joue sur votre assurance et vous ne saisissez la rambarde que d'une seule main, votre poitrine vient frapper lourdement contre le béton du balcon et votre main glisse lisse le long des barreaux circulaires de la barrière. Vous envoyez immédiatement votre deuxième main au bas des barreaux, il vous faut désormais remonter à la force des bras jusqu'à la partie supérieure afin de vous hisser par dessus.

Si votre Force est supérieure ou égale à 3, [rendez-vous au 32](#), sinon [rendez-vous au 4](#).

## **21**

Vous approchez de la porte d'entrée de votre appartement et vous lancez :

— Jean ?

Une voix étouffée répond :

— Oui, c'est moi. Ouvre, vite...

Vous déverrouillez la porte, cette dernière s'ouvre avec violence et vous êtes surpris de voir Jean se jeter sur vous, vous chutez lourdement au sol tous les deux. Vous comprenez alors qu'il a été «jeté» vers vous lorsque vous voyez deux gars cagoulés faire irruption dans votre entrée.

La porte est refermée aussi sec et l'un des deux hommes braque le canon d'un fusil à pompe dans votre direction. Son binôme vous fait signe, à vous et à Jean, de vous taire.

Votre adrénaline est au maximum, votre cerveau bouillonne mais vous cherchez à comprendre. Qui sont-ils ? Il semble que Jean ait été enlevé par cet étrange commando. Pourquoi ?

Le café se met à couler et le son du liquide se déversant dans la cafetière vient troubler le silence glauque des lieux.

L'homme au fusil s'approche de vous et demande :

— Gabriel Morgani c'est bien toi ?

— Euh oui, répondez-vous, avec une légère hésitation. Vous pouvez m'expliquer pourquoi j'ai un fusil braqué sur le front ?

— Ta gueule ! Répond sèchement l'autre gars encagoulé. Ton portable est rangé où ?

— Sur la table là, rétorquez-vous en montrant votre table basse, dans le salon.

Le gars jette un œil et reviens vers vous :

— Alors soit je me suis mal exprimé, soit tu joues au con avec moi. C'est ton «ordinateur» portable que je veux.

Jean intervient :

— Il n'y a rien sur son ordi, je vous l'ai déjà...

La bouche du canon vient se plaquer sur le front de votre ami.

— Tu te tais, c'est l'autre qui s'appelle Morgani, pas toi ?

Vous essayez de reculer lentement, difficilement en position assise et vous tentez de reprendre le contrôle de la situation.

— Ecoutez messieurs, je ne sais pas ce que vous cherchez ni même qui vous êtes, et je vous avouerais que je ne préfère pas le savoir. Je vais vous donner mon ordinateur portable. Je peux me relever ou est-ce trop demander ?

— Tu restes assis, répond sèchement l'homme au fusil. Où est ton foutu Pc ?

— Sur mon bureau dans la bibliothèque.

L'autre gars disparaît, vous entendez du bruit deux pièces plus loin et il revient votre ordinateur sous le bras.

— C'est bon je l'ai. On se casse.

Les deux hommes échangent un bref regard, presque masqué par les ouvertures trop étroites de leurs cagoules.

Ils reculent tout en continuant à vous braquer, ouvrent la porte et disparaissent, avalés par la pénombre du couloir.

Jean et vous restez quelques secondes sans bouger, choqués et stupéfaits.

— Jean, tu peux m'expliquer ce qu'il vient de se passer ?

Votre ami baisse les yeux. Il se redresse avec difficulté et vous constatez que sa joue est couverte d'ecchymoses.

— Mais Jean, c'est quoi cette histoire ? Ces hommes, c'était qui ?

— C'est le labo. Ils m'ont retrouvé le premier et m'ont forcé à les guider jusqu'à toi. Gabriel, tu crois qu'ils sont dupes ? Tu croyais vraiment qu'on allait rentrer chez nous et continuer nos vies comme avant ?

C'est mort mon ami, nous sommes allés trop loin. À partir de maintenant, nous devons rester loin de la ville...

Tu le sais aussi bien que moi, ces murs, ces rues lui servent de vivier. Il n'a qu'à piocher les numéros qu'il veut.

Si vous voulez prendre le temps de servir deux tasses de café, [rendez-vous au 9](#). Si vous préférez proposer à Jean de quitter les lieux au plus vite, [rendez-vous au 14](#).

## **22**

EPILOGUE « *J'ai douté* ».

Clinique psychiatrique Herbert Wanklosek.

— Docteur, Docteur, venez vite !

— Qu'y-a-t-il Lauren ?

— Gabriel et Jean, ils sont morts.

— Mais qui les a laissés ensemble ? C'est incroyable les directives étaient pourtant claires !

— Ils ont échappé à la surveillance de l'infirmier de couloir lors du changement d'équipe. On les a entendus hurler, et ils sont morts, tous les deux...

— Un autre patient les as tués ??

— Non Docteur, au vu des traces de lutte dans le réfectoire, ils se sont entre tués. Ils ont quand même bu un café et fumé une cigarette avant, je pense que la crise a été progressive... Mais ce n'est pas tout, ils ont laissé une lettre, je crois avoir reconnu l'écriture inclinée de Gabriel.

Le docteur soupire.

— Laissez ces deux hommes ensemble quelques minutes et voilà le résultat... Puis-je voir la lettre Lauren ?

« Cher Docteur Wanklosek,

ma tâche ici est terminée, il ne posera plus de problème, il voulait régner sur le monde, mais je vais l'en empêcher. Je sais qui il est... Même s'il fait semblant d'être mon copain, c'est le mal incarné. Il dit souvent de moi que le Méchant c'est moi,

mais je sais qu'il ruse. Et je suis prêt à sauver l'humanité, ce soir je m'en occuperais à l'heure où les infirmiers changent d'équipe...

Merci pour vos bons soins Docteur, je suis guéri, je peux enfin remplir ma mission...»

Le docteur laisse tomber la feuille au sol.

— Lauren, la lettre, ils l'ont écrite à deux...

• FIN •

## **23**

Vous vous levez en essayant de ne pas réveiller Jean, vous approchez de la petite table près de la fenêtre, machinalement vous entr'ouvrez un tiroir, un stylo a été oublié là.

Vous vous en emparez et vous le faites tourner entre vos doigts.

La pluie claque contre la vitre de votre chambre et sa mélodie en devient hypnotique.

Le combat qui s'annonce va être rude. Les uns veulent savoir, les autres veulent vous détruire.

Votre stylo tourne de plus en plus vite entre vos doigts.

La grande averse n'en finit plus, le sol vomit le trop plein, il n'en veut plus.

Vos doigts commencent à se crispier et brusquement vous examinez la pointe du stylo.

Une bille, simple, argentée, parfaite.

Si votre Volonté est au moins égale à 3, [rendez-vous au 10](#), sinon [rendez-vous au 45](#).

## **24**

La chute depuis le 21<sup>e</sup> étage est longue. Vous n'auriez jamais pensé que mourir serait aussi long.

Ironie du sort, cette découverte pourtant vouée à apporter la paix, ne vous aura apporté qu'une mort tragique.

Votre aventure est terminée.

## **25**

Vous ouvrez votre porte à la hâte et vous foncez dans le couloir, vous frappez contre le bois de la 004, mais ça ne répond pas. Vous tendez l'oreille, Encore des hurlements. Il faut forcer cette porte.

Vous prenez de l'élan et frappez avec le dessous de votre pied contre la porte, elle vacille mais ne s'ouvre pas, vous essayez une nouvelle fois, tant pis si la réceptionniste monte en courant en entendant le vacarme.

Coup d'épaule, elle bouge légèrement plus.

Si votre Force Physique est au moins égale à 4, [rendez-vous au 28](#), sinon, vous n'avez d'autres choix que de passer par le balcon de votre propre chambre, [rendez-vous au 7](#).

## **26**

*Trois mois et 23 jours plus tôt, 24 heures avant la grande averse...*

La salle d'examen est très froide ce matin.

Jean vous fait remarquer que le thermostat affiche 7°C, dix de moins que les autres jours.

Vous décrochez le combiné d'urgence et appelez la maintenance. Ils sont déjà sur le problème mais ne comprennent pas. Les régulateurs sont tous Ok et les systèmes de puissance également.

— Bon faudra travailler avec une écharpe et un bonnet, plaisante Jean.

Vous maintenez le poussoir de commande de l'éclairage pour baisser la luminosité de la pièce.

Le microscope est placé devant la sphère noir-bleuté. Une sphère de cinq de centimètres de diamètre environ. Lisse, polie mais ne reflétant aucune image, aucune lumière, paraissant avaler toute source lumineuse tentant de venir souiller sa surface parfaite.

Vous placez votre œil devant le viseur du microscope, plusieurs grossissement successifs, mais rien n'y fait. Vous ne voyez rien comme si la lentille de votre instrument était recouverte de goudron.

Jean tente avec différents instruments, rien n'y fait. Vous ne parvenez pas à voir l'intérieur de cet étrange objet. Aucun outil n'a réussi à entamer sa surface, aucun prélèvement n'a été possible.

Plusieurs hypothèses ont été avancées, Jean et vous planchez sur le sujet depuis deux semaines. Mais rien n'avance.

D'après les données géographiques et historiques, les Edomites, peuple nomade vivait là où a été trouvé cette sphère, il y a près de 5000 ans.

Cet objet était-il un objet de leur culte ? un artefact déposé ici après leur règne ? Aucune information viable n'a pu être trouvée.

Vous sortez de la salle réfrigérée et partez chercher du café, «*nero e stretto*» comme il est coutume de le boire au Vatican.

Une fois votre 4e sous-sol regagné, vous prenez quelques minutes pour vous asseoir avec Jean.

À peine une gorgée de café avalée, un étrange malaise s'empare de vous. Un flash inonde la pièce, vous faisant lâcher vos tasses, vous ne sentez même pas le besoin de cacher vos yeux avec les mains, non, la lumière vous aveugle mais vous êtes bien. Une sérénité instantanée.

Et la silhouette est là, face à vous. Pas humaine mais informe, tantôt un nuage vertical sombre, tantôt un rayon de lumière horizontal bleu vif, sa densité, sa grosseur change très rapidement.

Et le sifflement. Votre tête vacille. Et vous l'entendez. Ses mots distinctement. Un discours de trois minutes.

Lorsque les paroles sont prononcées, vous tombez, Jean et vous, à plat ventre sur le sol. Presque inconscients.

Depuis ce jour vous savez, vous devez le faire, mais ce sera sûrement trop dur pour vous...

Maintenant que vos patrons savent ce que vous savez, qui pourrait deviner ce qu'ils vont faire de la sphère et de son inestimable pouvoir ?

Va-t-elle leur révéler quelque secret ou va-t-elle simplement se murer dans un nouveau silence de 5000 ans et laisser l'humanité basculer ?

Votre aventure est terminée. Vous avez atteint la mauvaise fin « *Foi vacillante* »  
Retentez votre chance en empruntant d'autres voies et cette fois vous vaincrez...

## **27**

— Non ! Hurlez-vous. On doit poursuivre, coûte que coûte. Vous assommez l'homme d'un formidable coup à la tempe.

Vous touchez ses carotides et vous sentez un pouls, il vivra.

Vous faites signe à Jean d'enfiler son manteau pour quitter les lieux au plus vite.

Vous regagnez votre véhicule à la hâte.

Un tour de clé, le moteur rugit et vous êtes déjà loin.

Le paysage défile sur les bas-côtés, les frênes se succèdent, branches et feuilles ployant sous le déluge, mais immobiles comme autant de statues imperturbables.

La prochaine ville n'est qu'à une cinquantaine de kilomètres. Proche et si loin à la fois...

Et soudain des phares aveuglants dans le rétroviseur. Encore un homme pressé, un homme qui court, après quoi il ne le sait sûrement pas, mais il court.

Les phares se rapprochent et la voiture percute votre pare-chocs arrière. Vous maintenez votre volant et vous évitez une embardée, Jean se retourne mais ne parvient pas à voir le visage du conducteur ni même combien de personnes sont à bord du véhicule.

Et votre lunette arrière explose. Une série de détonation retentit, se mêlant au vrombissement de deux moteurs.

Vous vous penchez et saisissez votre 9mm dans la boîte à gants.

— Jean ! Tire ! Il faut qu'on les stoppe.

— Gabriel, je ne peux pas, et si je blesse quelqu'un !

— Et si la sphère tombe entre leurs mains ? Tire !

Si vous possédez le code «*redingote*», [rendez-vous au 5](#).

Si non, [rendez vous au 29](#).

## **28**

Dernier coup de pied et le bois cède. Vous surgissez dans la pièce, actionnez l'éclairage et vous apercevez Jean assis dans le lit en train de tenir sa gorge avec force.

Ses yeux sont fermés et il semble vouloir se débarrasser d'une étreinte invisible. Ou alors il tente de s'étrangler lui-même.

Vous hésitez à le réveiller brutalement, mais la situation devient urgente, votre ami suffoque et hurle entre deux respirations.

Vous foncez sur lui et tentez de le libérer de sa propre emprise, sa force est considérable, inhumaine. Vous lui assenez une violente gifle, il ouvre les yeux brusquement et laisse retomber ses bras sur les draps.

Il vous regarde stupéfait et ne comprends pas :

— Tu as fait un sale cauchemar Jean, mais ça va, c'est fini.

— Ils voulaient m'étrangler, ils étaient plusieurs, trop, ils allaient m'avoir Gabriel...

Tu m'as sauvé la vie.

— Tu aurais fait la même chose pour moi. On va finir la nuit et demain on se rapprochera de cet affrontement. Et on vaincra.

Vous pouvez ajouter un point à votre total de volonté ou un point à votre total de santé mentale.

Vous demandez à Jean de passer le reste de la nuit dans votre chambre, tandis que vous descendez voir la réceptionniste.

— Madame, désolé de vous déranger à cette heure tardive, mais j'ai été obligé d'enfoncer la porte de la 004.

— Vous avez enfoncé la porte ? demande-t-elle choquée.

— Oui mon ami vient de faire une crise d'épilepsie, ça ne lui était plus arrivé depuis très longtemps, il a fallu que je lui porte secours. Vous mettez les frais de réparation sur ma note de chambre. Je suis désolé...

La jeune femme note sur un carnet et vous regarde vous éloigner encore retournée par ce qu'elle vient d'entendre.

Remontez vous coucher et demain matin, *vous pourrez [vous rendre au 39.](#)*

## **29**

La voiture de vos poursuivants se rapproche de vous dangereusement et vous percute à l'arrière, votre véhicule chasse de l'arrière et vous tentez de garder le contrôle de la voiture, mais la chaussée est trempée et vous n'y parvenez pas.

Après deux glissades circulaires, vous venez frapper contre le tronc d'un immense frêne.

Le bruit est sourd, le choc brutal.

Jean est projeté en avant et traverse le pare-brise. Votre tête vient heurter la vitre sur votre gauche et vous perdez connaissance.

Lorsque vous revenez à vous, Vous tentez de vous extraire du véhicule, votre porte est bloquée, vous devez redoubler d'efforts pour passer par le pare brise explosé.

Vous glissez le long du capot et chutez lourdement au sol, dans une mare de boue.

Jean est allongée face contre terre, vous rampez jusqu'à lui, vos tempes bourdonnent, vous avez envie de vomir.

Vous parvenez à retourner Jean et vous constatez amèrement qu'il est sans vie.

Vous retombez lourdement sur dos, la pluie vous martèle le visage, chaque goutte provoque la douleur d'une aiguille. Dans un geste semi-conscient vous fouillez votre poche intérieure.

La sphère n'est plus là. Ils l'ont prise. Vous avez échoué.

[Rendez-vous au 26.](#)

## **30**

— Gabriel voyons, tu me déçois...confie-t-il d'une voix presque plaignante. Tu n'as donc pas idée de l'étendue de ma force ? Alors regarde.

Il tend la main paume ouverte vers vous et la tourne lentement vers Jean. Votre ami réfugié derrière sa croix pour seul abri, récite une prière de protection en araméen.

— Si tu veux dire adieu à ton ami c'est le moment, lance-t-il à votre attention.

— Ne lui faites rien c'est moi que vous devez détruire, pas lui, hurlez-vous.

— Je fais absolument ce que je veux, répond-il calmement. La silhouette enfle en un instant, la chaleur quelle dégage est palpable même à la distance où elle se trouve et une puissante force vient frapper votre ami. Il est projeté avec violence sur le mur derrière vous.

Vous entendez avec désespoir ses os craquer à l'impact. Sa bouche crache une gerbe de sang et il retombe lourdement, face contre terre.  
Il est agité de quelques sursauts et son corps se fige.  
Vous lâchez la croix. Votre regard se tourne un instant vers votre ami.

Si vous voulez poursuivre le combat, [rendez-vous au 11](#).  
Si vous préférez porter secours à Jean, [rendez-vous au 43](#).

## **31**

Les premières maisons pavillonnaires détachent leurs silhouettes rassurantes du fond du décor, un amalgame difforme de hautes tours vitrées, bétonnées, de cheminées crachant leurs fumées à la face du ciel. La ville se profile.

Grise, noire, sombre et lugubre.

Jean tourne les yeux vers vous et confie :

— *Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes.*

— Mathieu, chapitre 10, verset 16, si je ne me trompes pas ?

Jean sourit.

— Tu crois qu'on est prêts ? demande-t-il gêné.

— Je crois que même si nous ne sommes pas prêts, c'est prêt à se produire. Leur traque s'intensifie. On va pas tarder à être fixé sur notre sort mon ami...

Les premiers bâtiments apparaissent. Monolithes menaçants, semblant sourire de tous leurs éclats de métal et de verre. Les rues se coupent et se recoupent, les véhicules commencent leur folle danse matinale, moteurs, klaxons, lumières, sirènes.

Vous expirez lentement. Vous savez que cette ville sera votre ultime destination, vous le sentez, personne ne peut prédire quand ils seront sur vous, ni même quand vous devrez les affronter pour de bon, mais ils approchent, de tous côtés.

Il sera difficile de triompher.

Vous accélérez pied au plancher pour regagner les docks désaffectés au plus vite.

La zone est déserte et le portail entr'ouvert depuis des années, vous laisse pénétrer l'enceinte sans difficulté.

Vous dissimulez votre voiture derrière un vieux container rouillé.

Jean sort du véhicule et tente de repérer une entrée pour vous abriter dans le grand hangar abandonné. Il ne tarde pas à dénicher une fenêtre brisée, dont même les structures métalliques, mangées par les embruns, ne sont pas plus résistantes qu'un fétu de paille.

Vous investissez le hangar et vous montrez à Jean ce qui semble être un vieux bureau vitré, sorte de réception ou d'accueil, la pièce mesure trois mètres sur trois, il demeure deux placards métalliques usés et abîmés, quelques chaises.

Vous proposez à Jean de faire un peu de place pour que vous puissiez passer la journée ici.

Pendant ce temps vous foncez à votre véhicule, Coffre ouvert, vous saisissez un sac de randonnée, plein à craquer que vous enfiler sur vos épaules, puis vous soulevez le tapis de fond, vous n'avez pas de roue de secours, mais un sac de voyage contenant tout ce qu'il faut pour accomplir votre mission.

Vous remettez le tapis en place, sac à dos aux épaules, sac de voyage en main, vous fermez votre véhicule et regagnez l'intérieur du hangar.

Jean a trouvé des vieux cartons, quelques palettes de stockage et un vieux meuble.

— Parfait, lancez-vous. On est paré pour la journée !

Vous déposez les sacs près des placards métalliques.

— Nous allons commencer par prendre un petit déjeuner, qu'en penses-tu Jean ?

— Oui, bien volontiers.

Vous sortez un réchaud à gaz et vous l'allumez, une casserole remplie d'eau est mise à bouillir.

Vous ouvrez la poche latérale gauche de votre sac à dos et vous saisissez les barres de céréales qui s'y trouvent.

— Comment devons-nous procéder Gabriel ? s'inquiète Jean.

— Nous allons le savoir, je pense que c'est aujourd'hui que ça va se faire...

— Tu le sens ?

— La sphère est brûlante, j'avais du mal à conduire tout à l'heure, la poche intérieure de mon pardessus était une vraie bouillote.

— C'est donc le signe annoncé... soupire Jean.

— Oui... confiez-vous

Le café moulu est directement versé au fond des tasses, façon turque et vous patientez le temps de la décantation.

Jean déchire le papier enveloppant une barre de céréales et en mord une bouchée.

— Si on m'avait dit il y a quelques années que nous serions réunis un jour pour ça...

— Tu aurais changé de route ? questionnez-vous avec un sourire en coin.

— Certainement pas, mais j'aurais peut être vécu ma vie différemment... Et toi Gabriel ?

Vous ne répondez pas immédiatement.

Vous préférez avaler une gorgée de café chaud, comme un instant de répit :

— Je pense surtout que certaines choses auraient pu être évitées. Je ne me serais pas marié pour commencer.

— Tu n'avais pas conscience de qui tu étais Gabriel... Tu crois que la sphère n'a pas déclenché un séisme en moi aussi ? Apprendre à cinquante sept ans que je suis Jean Benthehor, depuis ma naissance mais pas le gamin qui a grandi au milieu des vaches et des moutons, non le Jean qui a été envoyé ici, pour accomplir cette tâche. Finalement je me dis que toute ma vie ici, n'est que... mensonge. Une larme coule sur sa joue et vous le remarquez.

Et c'est dur à avaler au bout de temps d'années...

— Mon ami, si j'avais su que des siècles auparavant j'ai renoncé à l'apparence que j'avais pour devenir un mortel, si j'avais su qu'en devant Gabriel Morgani, j'aurais des parents, je deviendrais accro au whisky et que je tuerais ma femme dans un accident de la route, j'aurais peut être refusé ma déchéance. Mais il en est ainsi, Jean, tu as été choisi pour m'accompagner, ce que tu as fait avec amitié et fidélité, j'ai choisi d'être Gabriel Morgani pour accomplir cette tâche...

Vous regardez votre ami avec une certaine empathie et vous pleurez également.

— Gabriel, il te reste des cigarettes ? lance Jean pour briser ce silence gênant.

Vous fouillez dans votre poche et vous sortez le paquet, vous l'ouvrez et vous souriez :

— Les deux dernières... Celles des condamnés.

### [Rendez-vous au 36.](#)

## **32**

Vous peinez à remonter le long du barreaudage incliné. Mais à force de volonté et de courage vous évitez une chute mortelle. Vous passez par dessus la rambarde et chutez lourdement sur le balcon de Jean.

Vous ne voyez rien dans la pièce plongée dans une nuit d'encre. Vous n'avez d'autres solutions que de ramasser une jardinière en terre cuite sur le balcon et vous en servir pour briser la vitre de la fenêtre.

Vous surgissez dans la pièce, actionnez l'éclairage et vous apercevez Jean assis dans le lit en train de tenir sa gorge avec force.

Ses yeux sont fermés et il semble vouloir se débarrasser d'une étreinte invisible. Ou alors il tente de s'étrangler lui-même.

Vous hésitez à le réveiller brutalement, mais la situation devient urgente, votre ami suffoque et hurle entre deux respirations.

Vous foncez sur lui et tentez de le libérer de sa propre emprise, sa force est considérable, inhumaine. Vous lui assenez une violente gifle, il ouvre les yeux brusquement et laisse retomber ses bras sur les draps.

Il vous regarde stupéfait et ne comprends pas :

— Tu as fait un sale cauchemar Jean, mais ça va, c'est fini.

— Ils voulaient m'étrangler, ils étaient plusieurs, trop, ils allaient m'avoir Gabriel... Tu m'as sauvé la vie.

— Tu aurais fait la même chose pour moi. On va finir la nuit et demain on se rapprochera de cet affrontement. Et on vaincra.

Vous pouvez ajouter un point à votre total de **volonté** ou un point à votre total de **santé mentale**.

Vous demandez à Jean de rejoindre votre chambre tandis que vous descendez voir la réceptionniste.

— Madame, désolé de vous déranger à cette heure tardive, mais j'ai été obligé de briser la vitre de la 004.

— Vous avez brisé la vitre? demande-t-elle choquée.

— Oui mon ami vient de faire une crise d'épilepsie, ça ne lui était plus arrivé depuis très longtemps, il a fallu que je lui porte secours. Vous mettez les frais de réparation sur ma note de chambre. Je suis désolé...

La jeune femme note sur un carnet et vous regarde vous éloigner encore retournée par ce qu'elle vient d'entendre.

Remontez vous coucher et demain matin, **[vous pourrez vous rendre au 39.](#)**

## 33

Votre agresseur est hors d'état de nuire.

Jean referme la porte à la hâte, tandis que vous ligotez l'homme avec les draps.

Vous asseyez cet étrange individu sur le fauteuil et vous baissez les stores.

— Qui êtes-vous ? Commencez-vous d'un ton ferme.

— Peu importe qui je suis, vous savez tous les deux ce que je cherche et pour qui je travaille. Votre ordinateur n'a rien révélé. Vous devez nous répondre Mr Morgani. Nous vous traquerons sans jamais nous arrêter. Vous ne vous échapperez pas à chaque fois.

— Que pouvons-nous vous dire que vous sachiez déjà ? Ironise Jean. Vous nous filmez 24h sur 24. Vous étiez là, vous avez vu comme nous ?

— Messieurs, ce que vous ignorez sûrement c'est que le jour où vous avez été victime de cet incident, nos caméras et tout notre matériel de surveillance a buggé. On ignore pourquoi mais tout a buggé, un black-out total de presque trois minutes.

— Et vous tenez absolument à nous faire avouer quelque chose que nous ne savons pas ? rétorquez-vous.

— Le flash qu'il y a eu ce jour là, a réveillé des forces. Des forces que nous peinons à contrôler. Notre patron veut savoir ce qui a été dit dans votre salle d'examen. Qu'a révélé la sphère ? Vous êtes, à ce jour, les seuls à l'avoir sortie du lieu où elle reposait depuis 5000 ans et les seuls à qui elle a parlé.

Les textes disaient donc vrais.

Vous déglutissez.

Ils savent donc que la sphère trouvée à Petra n'était pas qu'une simple boule d'Astrophyllite mais bel et bien quelque chose de beaucoup plus puissant. Or, seuls Jean et vous, avez eu un contact direct avec son contenu.

Vous avez donc une longueur d'avance sur eux.

— La sphère nous a appris bien plus que votre imagination ne peut accepter, soupire Jean.

— Et ces forces, reprenez-vous, celles qui vous posent des problèmes, de quelle manière pourriez-vous les évoquer ? demandez-vous.

L'homme baisse les yeux et se détend, il comprend enfin que vous trois parlez le même langage.

— Écoutez messieurs, nous voulons la même chose que vous. Vous voyez ce qui se passe autour ? Depuis trois mois, le monde a pris un virage radical. S'il n'y avait que cette pluie, mais vous n'êtes pas dupe. La pluie n'est qu'une métaphore, l'arbre cachant la forêt.

Elles sont à l'œuvre. Vous deux êtes les seuls détenteurs de ce qui peut arrêter cela. La sphère est la clé universelle. Nous le savons depuis des siècles mais nous ignorons comment l'utiliser.

— On ne l'utilise pas, coupez-vous fermement. C'est elle qui se livre à vous. Et croyez-moi, ce qu'elle nous a transmis n'est rien d'autre qu'une terrible malédiction.

Vous vous levez du lit où vous étiez assis et vous vous dirigez vers la salle de bains, l'eau coule dans vos mains et vous aspergez votre visage à plusieurs reprises. Que faire, lui livrer le terrible secret, en espérant une aide du patron ou prendre votre mission à cœur et l'accomplir jusqu'au bout ?

Si vous souhaitez abandonner là votre mission, fatigué de devoir lutter, vous pourrez révéler tout ce que vous savez à l'homme assis sur le fauteuil, [rendez-vous au 26.](#)

Si vous décidez malgré tout de mener votre combat jusqu'au bout, peu vous importe l'issue, [rendez-vous au 27.](#)

## **34**

Vous brandissez la sphère devant vous et vous implorez :

— Si tu dois m'aider c'est maintenant...

Votre vue se trouble et vous sentez une douce chaleur vous envahir.

La silhouette enfle encore davantage et change de couleur, elle passe d'un blanc immaculé à une orange profond.

La sphère s'adresse à vous, comme la première fois dans le laboratoire :

— Gabriel es-tu prêt à donner ta vie ? Le pouvoir que je vais libérer par l'objet que tu tiens dans tes mains est considérable. Es-tu certain de vouloir faire ce sacrifice ?

— Ne fais pas ça pauvre mortel ! Gronde la silhouette. Tu peux avoir tellement mieux en me rejoignant. Ne rêves-tu pas de ta femme disparue ? Je peux vous réunir à nouveau.

Votre esprit est troublé par ces propos.

— Tu auras tout ce que tu as toujours désiré. Détruisons ensemble cette sphère et tu seras un homme comblé. Ta vie sera un bonheur infini.

La lumière bleue dégagée par la sphère s'intensifie en même temps que l'odeur de brûlé augmente.

Votre tête vacille et vous la voyez, clairement : votre femme est là. Devant vous, un sourire radieux, elle vous tend la main.

Vous luttez pour ne pas flancher, elle n'est qu'illusion. Vous l'avez vue mourir. Sous vos yeux.

— Gabriel, je t'aime. Je me sens si seule, terriblement seule.

Ajoutez vos totaux de santé mentale et de volonté, si le résultat est au moins égal à 8, [rendez-vous au 11](#).

Sinon [rendez-vous au 35](#).

## **35**

— Reculez ! Reculez ! Hurle Jean, tenant la croix fermement devant lui.

Vous brandissez la sphère face à l'entité, avec encore plus de conviction.

Jean prononce des prières en araméen, l'entité semble être blessée par la force de vos artefacts, combinée à votre conviction profonde.

Vous avancez tous deux vers elle, dans l'espoir de la soumettre et de la détruire.

Mais très vite les choses changent.

Une chaleur intense émane de la force qui vous fait face. La silhouette devient plus précise, forme vaguement humaine.

— Vous ne me détruisez pas, vous ne comprenez pas que je détiens *la vérité* ? L'universelle.

— Vous détenez la clé pour que l'humanité s'autodétruise. Vous n'êtes que peine, douleur et haine ! hurle Jean approchant la croix de plus en plus près de l'entité, son visage ruisselant tant la chaleur est intense.

Soudain la forme change de couleur et devient noire. Un noir mat semblant absorber toute lumière autour de lui. Une sorte de bras se forme devant la masse fumeuse et cet appendice pointe sur Jean.

— Je ne suis que douleur et peine ? Alors je vous le confirme.

Une puissante onde de choc vient percuter Jean de plein fouet, il est projeté à quelques mètres de hauteur, frappe contre une des poutrelles acier de la structure du hangar et retombe lourdement au sol, sa croix rebondissant sur le bitume, à ses côtés, produisant un écho métallique qui met un terme à la partition funèbre.

Il est agité de quelques sursauts et son corps se fige.

Votre regard se tourne un instant vers votre ami.

Si vous voulez poursuivre le combat, [rendez-vous au 11](#).

Si vous préférez porter secours à Jean, [rendez-vous au 43](#).

## **36**

Un frisson vous parcourt l'échine. Jean vous regarde et questionne :

— Tu l'as senti toi aussi ?

Vous jetez votre cigarette au sol et vous vous levez d'un bond.

— Jean ! C'est parti, ils approchent, tous, je le sens.

Votre ami se redresse et ferme sa veste, Il s'approche de vous et confie :

— Gabriel, peu importe l'issue de cet affrontement, je tiens à te dire que tu as été un ami exemplaire.

Il vous serre dans ses bras.

— Jean, tu as été ma conscience pendant toutes ces années, tu es mon ami et tu le resteras toujours.

Vous ouvrez votre sac de sport et vous en sortez deux croix argentées montées à l'extrémité de bâtons d'environ quarante centimètres de long. Vous en donnez une à Jean et vous lui passez un chapelet autour du cou. Vous vous emparez d'un Beretta 9mm que vous glissez également dans la ceinture de votre pantalon.

— Pour le cas où, confiez-vous à Jean.

Les frissons ne cessent d'augmenter. Vous le sentez, votre ami aussi.

Ils approchent. Et rapidement.

Vous sortez la sphère de la poche de votre pardessus. Jean remarque que vous avez lié de fines lanières de cuir entre elles, pour emprisonner la sphère à l'intérieur et vous y avez ajouté un collier, en cuir également.

Votre tête commence à vous faire mal. La sphère n'est plus chaude du tout, au contraire, elle dégage une douce chaleur apaisante et semble émettre une légère lumière bleutée.

Jean grelotte. Il claque des dents.

Vous percevez plusieurs bruits de moteurs qui paraissent se rapprocher du hangar où vous êtes.

Vous empoignez fermement le bâton, et croix portée bien haute vous avancez vers les portes du bâtiment.

Jean reste en arrière. Paralysé.

— Jean, on doit y aller, c'est maintenant que tout se joue.

Il vous regarde et vous suit, en prenant une profonde inspiration. [Rendez-vous au 42.](#)

## **37**

Quartier des affaires.

De hauts bâtiments gris et tristes s'alignent dans la rue principale. Les réverbères peinent à apporter une note de douceur malgré leurs lampes aux teintes chaudes.

La ville elle-même paraît vouloir exorciser sa peine en prenant des teintes blêmes et ternes.

Quelques voitures traînent sur les bas côtés, mais cette partie de la ville est plutôt déserte la nuit, loin de l'effervescence de la journée, où cette rue est une véritable fourmilière. Traders et riches investisseurs s'y croisent, discutent, se trahissent et s'arnaquent. Un vrai nid de frelons... Vous arrivez en vue de l'établissement qui va vous abriter pour la nuit.

«La Halte» est un hôtel situé au 14<sup>e</sup> étage d'un bâtiment en comprenant douze. Vous gardez votre véhicule dans le parking souterrain et vous empruntez l'ascenseur conduisant à l'hôtel.

Un large hall, moquette bleue marine, murs blancs, la réception est au bout de ce long couloir.

L'hôtesse d'accueil vous reçoit avec un large sourire :

— Bonsoir messieurs !

— Bonsoir madame, nous voudrions passer la nuit ici, est-ce possible ? demandez-vous.

— Une chambre pour deux ou deux chambres séparées ? demande-t-elle timidement.

Si vous désirez dormir dans la même chambre que Jean, [rendez-vous au 3](#), si vous préférez avoir deux chambres individuelles, [rendez-vous au 15](#).

## **38**

— Je ne peux pas mon ami. Désolé.

Jean laisse échapper sa tasse à café qui vient s'éclater sur votre carrelage marbré. Surpris, vous le regardez sans mot. Il se lève, tremblotant et se dirige lentement vers le salon.

Tandis que vous aller chercher un torchon pour essuyer le sol et ramasser les morceaux de céramique cassés, vous apercevez votre ami sortir sur le balcon.

Un flash, un de plus, vient vous fouetter le visage comme une gifle mordante de blizzard polaire.

Vous partez en courant vers la terrasse et vous criez :

— Jean ! Fais pas le con...

Il a déjà enjambé la rambarde, vous vous précipitez vers lui mais il lâche la barrière métallique et se laisse tomber dans le vide, élan de folie ou de courage, vous envoyer la main, espérant saisir une quelconque partie de son corps : votre main se referme sur sa redingote en coton épais. Mais votre ami se débat et ne veut pas être sauvé, la rambarde métallique est glissante, vous avancez encore davantage pour le saisir avec votre deuxième main. Jean vous lance un dernier regard et tente de se libérer de votre emprise pourtant salvatrice.

Son mouvement brusque vous fait perdre l'équilibre et vous dévissez.

Si votre niveau de force physique est de 3 ou plus, [rendez-vous au 6](#), sinon [rendez-vous au 24](#).

## 39

Jean se réveille le premier. Vous ne tardez pas à ouvrir les yeux. 6h47.

— Gabriel, je vais commander deux petits-déjeuners. Café bien noir comme d'habitude ?

— Oui, merci, *nero e stretto*, répondez-vous encore endormi.

Votre ami décroche le téléphone et commande deux plateaux pour 7h15.

— Tu as pu dormir un peu ? demandez-vous à votre voisin de chambrée.

Il met quelques instants à répondre.

— Oui, nuit agitée, mais j'ai réussi à dormir entre deux réveils en sursaut. Et toi ?

— On va dire que la nuit a été agitée, j'ai connu mieux. Il faut qu'on parle de la suite des événements Jean. Qu'on discute de ce qu'on va faire et comment nous allons procéder.

Tu en penses quoi ?

— J'y ai réfléchi cette nuit, on va faire ce que tu as dit : les affronter. Tous. Nous sommes ici pour ça. Nous avons été choisis, on ne peut pas se défilier maintenant.

— Ceux du labo seront facile à semer ou à éliminer, mais je crains les autres. Ceux qui nous suivent depuis des mois... Jean, je suis tellement désolé de t'avoir entraîné dans cette histoire.

J'aurais du y aller seul. Cette expé était pour moi, et moi seul.

— Gabriel ne te sens pas fautif, c'est moi qui ai insisté pour en être. Je ne voulais que tu partes à Petra sans moi, tu ne pensais tout de même pas que j'allais te laisser trouver l'un des objets les plus convoités de l'humanité, tout seul ?!

Vous esquissez un sourire.

— Mon ami, mon fidèle ami de toujours... soupirez-vous. Je n'aurais peut être jamais pu sortir de cet éboulis, si tu n'avais pas été avec moi, ce jour là.

Son visage change d'expression et s'adoucit. Il passe d'une moue figée par le stress à un sourire à peine dissimulé.

— Les deux compères, bermudas de lin et chemises en coton, poussiéreux de la tête aux pieds, sortant du temple sous les yeux médusés de Sayid et Naazim. Ahh ! ce jour a été mémorable...

Jean rit aux éclats. Et son visage reprend une expression de tristesse presque aussitôt.

— Et après nous sommes rentrés au labo. Et c'est arrivé...

Vous baissez les yeux.

— Oui ça nous est arrivé, ajoutez-vous à demi-mots.

On frappe à la porte. Vous regardez votre montre 7h10. Un regard échangé entre Jean et vous. Il pose son index sur sa bouche pour vous intimer le silence.

Il se lève et approche de la porte, il hasarde une question :

— Oui ? c'est à quel sujet ?

Une voix étouffée couverte par les sons de la ville qui se réveille répond :

— Service de chambre. Petit déjeuner.

— Deux thés Earl Grey ? réplique Jean.

— Oui deux thés et des croissants chauds.

Vous échangez un regard rapide. Jean et vous comprenez presque simultanément. Ils sont là !

Il faut agir et vite.

Vous pouvez opter pour ouvrir la porte avec violence et saisir celui qui se trouvera de l'autre côté, [rendez-vous au 17](#).

Vous pouvez dévisser le pommeau de douche et vous en faire une sorte de matraque, [rendez-vous au 2](#).

Enfin, si vous avez noté le code «automatique», [rendez-vous au 18](#).

## **40**

Vous essayez d'employer la voix la plus douce de votre répertoire pour rassurer votre ami, visiblement très choqué et très inquiet par les événements de la soirée :

— Jean, écoute-moi bien. Nous allons partir loin d'ici et accomplir ce que nous avons à accomplir. Ils tenteront de se dresser contre nous, mais il faudra tenir bon. Je compte sur toi comme tu peux être sûr que je serais là pour toi.

— Gabriel, c'est trop dur. Trop difficile, je n'ai pas cette fibre, tu me connais depuis que nous sommes gamin, j'ai toujours été le plus faible de nous deux.

— Pas le plus faible, le plus réservé mon ami, ce que j'ai constaté avec les années c'est que nous sommes complémentaires. Et notre amitié et solide comme le roc.

— Oui, mais ils arrivent presque à me faire vaciller, à me faire douter.

Vous soupirez.

— Moi aussi Jean, mais nous devons continuer. Il le faut.

Vous vous relevez du fauteuil où vous étiez installé et vous préparez vos affaires, votre manteau et votre chapeau en cuir, la redingote de Jean que vous lui tendez :

— Merci mon ami, tu t'occupes même de ma veste...

— Ne traînons pas ici, on disparaît aussi vite que possible.

Notez le code « *redingote* » sur une feuille de papier.

Le visage de votre ami semble avoir été apaisé par cette brève mais constructive discussion, [rendez-vous au 14.](#)

## **41**

L'homme ne se laisse pas intimider et balaye Jean d'un coup de pied, votre ami perd l'équilibre et tombe, sa tête vient heurter la table de nuit et il reste allongé, probablement sonné. Surpris par la ténacité de votre agresseur, vous ne parvenez pas à éviter son coup de poing dans les parties et la douleur qui vous submerge donne l'avantage à l'homme qui vous saisit à la taille et vous pousse contre le mur. Vous frappez lourdement contre une étagère et vous tombez au sol, il se rue sur vous et après vous avoir asséné deux coups de poings, vous perdez connaissance.

[Rendez-vous au 16.](#)

## **42**

La pluie a redoublé d'intensité. Vous apercevez trois grosses voitures blanches arriver en produisant d'énormes gerbes d'eau latérales.

Elles stoppent à une dizaine de mètres de vous.

Deux hommes sortent de chacune deux premières voitures, trois de la dernière.

Vous reconnaissez le septième homme : le patron.

Costume blanc, parapluie blanc, tous avancent vers vous.

Ils ne sont plus qu'à quelques mètres lorsque le patron s'adresse à vous d'une voix assez forte pour couvrir la pluie diluvienne qui s'abat sur vous :

— Gabriel, je me suis déplacé en personne, tu sais ce que je suis venu chercher. Alors ne nous fais pas attendre...

Vous tendez la croix devant vous et vous répliquez :

— Ce n'est pas vous que j'attends ce soir. Désolé de décevoir vos attentes. Vous n'aurez ni l'artefact, ni ce qu'il m'a révélé.

— Voyons Gabriel, nous travaillons ensemble depuis combien d'années ? Nous n'allons pas nous fâcher pour cet objet ? Notre relation était basée sur la confiance, tu ne vas pas trahir cela, tout de même ?

— Je ne veux rien trahir, surtout pas mes convictions. J'ai un but à atteindre et ce soir l'histoire va s'achever.

Le patron fait un signe de la main aux six autres hommes. Les hommes de main sortent chacun une arme de leur veste et vous mettent en joue.

Vous éclatez de rire :

— Ah ! Ah ! Ah ! Un règlement de compte en bonne et due forme. Et c'est tout ? Vous laisserez mon corps à la merci des goélands et vous aurez gagné quoi, hein ? Je vous le demande répondez !

— Nous allons récupérer la sphère et elle finira par nous révéler ce que nous volons savoir, avec ton aide cela aurait été plus rapide... Je te le demande une dernière fois, livre nous la sphère et les informations qu'elle ta révélées.

— Jamais ! Hurlez-vous. Vous n'en êtes pas dignes.

Le Patron incline la tête et abaisse son parapluie devant lui. À cet instant les six hommes ouvrent le feu sur vous.

Vous entendez chacune des détonations, distinctement, mais aucune balle ne semble vous atteindre. Une lumière bleutée vous enveloppe et dévie chacun des projectiles qui va s'écraser tantôt sur les murs du hangar, tantôt sur le bitume des docks.

Les hommes stupéfaits échangent un bref regard mais ils n'ont pas le temps de se remettre à tirer.

Une violente rafale de vent se lève brusquement accompagnée d'une terrible odeur de chair calcinée.

Avec effroi vous apercevez le patron être soulevé dans les airs, pris dans un tourbillon invisible qui le fait tourner de plus en plus vite, ce dernier hurle et finit par être déchiqueté. Des morceaux de chairs et du sang sont projetés partout aux alentours.

Les hommes effrayés ne savent plus s'ils doivent ouvrir le feu et ne savent pas quel ennemi leur fait face.

Ils sont en une fraction de seconde, soulevés aussi dans les airs et projetés avec violence au sol, certains voient leurs deux jambes se casser, d'autres sentent leurs

côtes exploser dans leurs poitrines, enfin les derniers viennent frapper le visage contre le sol et leur tête explose comme un fruit trop mûr tombant d'un arbre.

Il est là !

Ce pourquoi vous êtes venu, est devant vous.

Et il apparaît.

Silhouette diffuse, forme humaine. Lumière blanche aveuglante. Et cette odeur de chair brûlée qui amplifie de minute en minute.

— Vous m'attendiez messieurs. Je suis là. Vous allez détruire cette sphère et vous aurez la vie sauve. Refusez et votre misérable vie sera un tourment éternel.

— Recule créature de l'enfer ! hurle Jean, en tenant sa croix devant lui, recule, tu ne pourra plus arrêter son pouvoir.

— Créature *de* l'enfer ? Ironise la silhouette. Non, je *suis* l'enfer. Et je me suis déplacé spécialement pour vous. Quel honneur n'est-ce pas ?

Voulez-vous brandir votre croix face à lui ? [Rendez-vous au 30.](#)

Si vous préférez décrocher la sphère de votre cou et vous en servir contre lui, [rendez-vous au 34.](#)

## **43**

Vous foncez vers Jean et vous constatez qu'il ne respire plus. Votre ami est mort.

Vous tentez de ne pas laisser votre cœur s'emplit de haine mais l'amertume de cette perte est trop forte et vous faites volte-face, jetant la croix au sol vous hurlez :

— Ça ne m'a jamais aidé. Ni cette croix, ni cette sphère !

Une vie de souffrance, de misère et de peine. Tout ça pour quoi ?

— Pour me rejoindre Gabriel. À mes côtés, tu seras exaucé, donne-moi cette sphère qui t'encombre et rejoins-moi...

Pour regardez votre ami gisant au sol, vous fermez les yeux lorsque vous sentez une main chaude se poser sur votre épaule, vous reconnaissez immédiatement la forme et la douceur de la peau : votre femme.

Vous ne dites mot. Il parle pour vous.

— Elle sera à tes côtés. Éternellement.

— Non, elle est où elle doit être, hurlez-vous brusquement.

Vous ne la pervertirez pas. J'ai failli à mon devoir, mais vous n'aurez pas mon âme...

Vous saisissez votre arme, posez le canon contre votre tempe et pressez la détente.

[Rendez-vous au 22.](#)

## **44**

Vous vous dirigez vers votre chambre, vous ouvrez le tiroir de la table de nuit et vous vous emparez de votre Glock 9mm. Vous vérifiez que le chargeur soit plein et vous le glissez entre votre dos et votre pantalon, vous espérez ne pas devoir vous en servir mais sait-on jamais, la prudence est de mise en ces temps étranges. *Notez le code «automatique» sur une feuille de papier et [rendez-vous au 21.](#)*

## **45**

Vous tenez fermement le stylo avec votre main droite, en un éclair vous plantez la pointe acier dans votre gorge.  
Une fois, deux fois, la troisième fait gicler du sang sur la vitre.  
Vous êtes suffoqué par la douleur. Mais votre main frappe toujours.  
En quelques secondes, vous vacillez et vous tombez à genoux.  
Le stylo frappe toujours vos chairs.  
En quelques minutes vous perdez connaissance.  
Jean découvrira demain matin, son ami gisant dans une flaque de sang que la moquette aura tenté d'avalier toute la nuit.  
Votre aventure est terminée.

## **46**

*Epilogue « J'ai eu la foi ».*

Un amphithéâtre quelque part dans le monde, bien des années après ce soir de Novembre...

— Jeunes gens, nous venons d'entamer cette nouvelle année et nous sommes très heureux, mes collègues et moi, de constater que notre école de désemplit pas au fil des ans.

Votre formation sera longue, votre parcours difficile mais votre bonheur sera complet lorsque vous serez récompensé par les tâches accomplies et à accomplir.

Vous êtes les générations montantes, les enfants qui maintiendront cette paix.

N'oubliez pas de récupérer vos livres et n'hésitez pas à consulter sous tous les angles, le «livre blanc». Chacun en tirera ses propres conclusions, définira ses propres objectifs. Je rappelle à ceux qui ne connaissent pas l'école ou aux débutants que notre programme n'est pas éducatif mais fonctionne sur le principe de transmission.

Nous n'obligeons rien, nous transmettons à qui veut recevoir. Mesdemoiselles, Messieurs, je vous souhaite une excellente année !

Le vénérable maître de conférences est acclamé et applaudi.

La jeune Cynthia s'approche timidement de Xian :

— Salut, moi c'est Cynthia...

Un sourire rendu par le jeune Xian :

— Je m'appelle Xian. Tu as déjà choisi ta voie ou tu hésites encore ?

— Aider les enfants à venir au monde, je pense, et toi ?

— Construire, bâtir...

— Tu as une destination en vue ? demande Cynthia.

— Désert peut être... Un lieu où les gens auraient besoin de moi, Et toi, une destination en vue ?

— Pourquoi pas le désert avec toi ?!

~ FIN ~